

L'IMAGE DE L'ESPAGNE DANS LA PENSÉE POLITIQUE FRANÇAISE DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVII^e SIÈCLE

«Quoi, que ces marranes soient nos rois, nos princes, que le gentil-homme français fléchisse sous le commandement espagnol! Que la France soit ajoutée entre les titres de ce roi de Majorque, de ce demi-Maure, demi-juif, demi-sarrasin... Comment, quelle indignité, quelle honte à la France que ce nouveau venu, ce nouveau chrétien que nous avons tiré de l'Alcoran et de la Synagogue, qui, sans nous, serait encore sarrasin ou juif qu'il ait seulement osé penser d'entreprendre de marcher devant nos rois très chrétiens, successeurs des plus grands et des plus anciens rois du monde!»¹.

Lorsqu'on a présent à l'esprit le rôle joué par Philippe II en France, on ne s'étonnera pas de voir notre pensée politique dessiner de l'Espagne et de ses monarques un portrait peu flatteur à l'aube du XVII^e siècle. Dès 1559 —date de l'accession de Philippe II au trône et de la paix de Cateau-Cambrésis— jusqu'à celle de Vervins, ce monarque n'a cessé de s'immiscer dans les affaires françaises. Silhon accuse nommément l'Espagne d'être l'instigatrice de la Saint Barthélémy². La Ligue, on le sait, fut largement financée par Philippe II qui ne pouvait admettre qu'un réformé gouvernât la France, mais il est une autre raison à la subversion espagnole. L'auteur anonyme du *Traité paraénétique*³ nous apprend que, dès novembre 1582, le fils de Charles Quint était résolu à dépenser «un million d'or et plus tous les ans» pour entretenir les Français toujours en guerre intestine et civile afin qu'ils ne puissent intervenir en faveur du Portugal victime de la récente annexion espagnole⁴. Les projets du maître de l'Escorial furent découragés par les succès militaires d'Henri de Navarre et, plus tard, par sa conversion. Crucé se fait l'écho de cet échec lorsqu'il écrit: «Philippe II, roi d'Espagne, en saurait bien que dire qui a employé tant de millions d'or avec si peu d'avancement que son exemple a servi d'instruction à son successeur pour rechercher utilement la paix es lieux où il pouvait faire inutilement la guerre»⁵.

Si l'on connaît le mot du bon roi Henri au duc de Feria qui repartait

1 Antoine Arnaud, *Copie de l'Anti-Espagnol* (Paris 1590) p. 12.

2 Jean Silhon, *Le ministre d'Etat avec la véritable usage de la politique moderne* (Paris 1631) p. 265.

3 Anonyme, faussement attribué à Antonio Pérez, *Traicté paraénétique c'est-à-dire exhortatoire* (Aux 1597).

4 Ibid., fol. 2v.

5 Emeric Crucé ou de la Croix, *Le Nouveau Cynée* (Paris 1623) p. 13.